

bles à remplir, elles étaient aussi une rude tâche. Il fallait, en quelque sorte, travailler jour et nuit, et se condamner à une espèce de reclusion ; car ce n'était que rarement que l'empereur permettait à un de ses secrétaires de s'absenter. Aussi préférait-il les célibataires.

Dès le matin, à peine Napoléon était-il habillé (avant cinq heures en été, jamais plus tard que sept heures en hiver,) il descendait dans son cabinet, et il fallait bien que chacun fût à son poste pour être mis, par lui, en besogne. Trois tables étaient placées dans ce cabinet ; l'une, très-belle, pour lui (c'était un ancien bureau qui avait appartenu à Louis XIV, et sur lequel, dit-on, avait été signé l'édit de Nantes), se trouvait au milieu de la pièce, le dos du fauteuil devant la cheminée, et la fenêtre en face. A gauche de la cheminée était une petite pièce servant également de cabinet, et dans laquelle se tenait ordinairement un des secrétaires adjoints. Par ce cabinet, on pouvait communiquer, de plain-pied, avec les grands appartements.

Quand Napoléon était devant son bureau, assis dans le large fauteuil dont il mutilait sans cesse les bras à coups de canif, il avait vis-à-vis de lui et un peu à sa droite un grand corps de bibliothèque garni de cartons. Tout à fait à droite était la grande porte du cabinet ; elle conduisait immédiatement, au moyen de quelques marches, dans sa chambre à coucher. Après avoir traversé cette pièce, on passait dans un petit salon qu'on appelait le salon d'attente ; puis venait le grand salon où se tenaient habituellement les officiers de la maison. Les personnes étrangères au palais entraient dans le cabinet de l'empereur par l'autre côté, c'est-à-dire par le pavillon de Flore ; de sorte qu'il leur fallait, avant d'y arriver, passer par la petite pièce dont nous avons parlé, où couchait la nuit le garçon du bureau, auquel on donna, plus tard, la qualification de gardien du portefeuille.

Deux autres tables fort modestes étaient encore placées dans le cabinet impérial. Il n'y en avait jamais qu'une seule d'occupée, celle de droite ; l'autre servait à entreposer les cartons, les papiers, les cartes et les livres dans lesquels on avait à puiser des recherches. En été, on avait en perspective le feuillage des beaux marronniers des Tuileries ; mais il fallait se tenir debout et près de la croisée pour apercevoir les promeneurs du jardin. Le secrétaire qui travaillait sur la petite table de droite tournait le dos à Napoléon, de sorte qu'il n'avait besoin que d'un léger mouvement de tête pour le voir lorsqu'il avait quelque chose à lui dire. Le secrétaire qui occupait la petite pièce à côté n'entrait jamais dans le cabinet lorsque Napoléon s'y trouvait, à moins qu'il ne l'appelât. Souvent, et par désœuvrement, il allait le trouver et causait avec lui. Il ne donnait jamais d'audience particulière autre part que dans son cabinet. Jamais il ne faisait fermer les portes de communication ; s'il voulait être seul, il envoyait promener dans la grande antichambre du pavillon de Flore ses secrétaires ; il en agissait de même lorsqu'il voulait être en tête-à-tête avec la personne qu'il recevait.

Parmi ses habitudes particulières, il avait encore celle de s'asseoir sur le bord de la table et d'appuyer un de ses bras sur l'épaule de celui qui l'occupait, en balançant ses jambes de façon à imprimer à cette table un mouvement d'oscillation, qu'il était impossible d'écrire ce qu'il dictait.

— Ah ! pardon, disait-il alors ; c'est une mauvaise habitude. Et l'empereur de rire, de se mettre debout, et de continuer à dicter en se promenant les mains croisées sur le dos.

Au retour de Milan, en 1805, où Napoléon était allé se faire couronner roi d'Italie, le travail de son cabinet particulier était devenu si considérable, qu'il était impossible à un seul homme d'y suffire. M. de Menneval en avait prévenu l'empereur, et celui-ci songeait à lui trouver des auxiliaires, lorsque deux jeunes gens, protégés par M. Maret, alors ministre de la secrétairerie d'Etat, furent proposés et admis à l'honneur de travailler dans le cabinet impérial, conjointement avec M. de Menneval. Ce furent le jeune P... et M. de M... Ils étaient très-exacts et très-laborieux ; aussi les voyait-il avec beaucoup de bienveillance. Logés au palais et par conséquent nourris chauffés, éclairés, etc., ils recevaient en outre un traitement fixe de 8,000 francs par an. On va croire qu'avec tous ces avantages ces messieurs étaient dans l'aisance : il n'en était rien. S'ils étaient assidus aux heures de travail, ils ne l'étaient pas moins à celles des plaisirs, quand la journée était achevée ; d'où il venait que le deuxième trimestre était à peine commencé que les appointements de l'année étaient dépensés. L'un d'eux surtout, P..., avait contracté tant de dettes, et ses créanciers, connaissant sa position, se montraient si impitoyables, que, sans une circonstance imprévue, il aurait été infailliblement remercié, si la connaissance de ces faits fût parvenue aux oreilles de Napoléon.

Après avoir passé des nuits entières à réfléchir sur la délicatesse de sa situation, et n'imaginant pas de moyen pour sortir d'embarras en satisfaisant ceux de ses créanciers qui le traquaient à toutes les issues du palais, le pauvre P... avait cherché une distraction toute naturelle à son anxiété dans le travail, en se rendant chaque jour, dès cinq heures du matin, dans le cabinet de l'empereur. Comme à pareille heure personne ne pouvait l'entendre, tout en préparant la besogne de la journée, il s'amusait à siffler l'air de cette romance de Blangini : " Il est trop tard ! " alors fort en vogue. Or, un matin que Napoléon, ayant déjà travaillé seul dans son cabinet, en sortait pour aller se mettre au bain, entendant siffler dans le petit cabinet qui précédait le sien, il revint immédiatement sur ses pas :

— Diantre ! déjà ici, monsieur ! dit-il à P... d'un air satisfait ; c'est exemplaire. Menneval doit être content de vous : qu'avez-vous d'appointements ?

— Huit mille francs, sire, et lorsque j'ai l'honneur de suivre Votre Majesté en voyage, on me donne une gratification.

— Diable ! à votre âge, c'est fort joli. Il me semble qu'en outre de cela, on vous loge et on vous nourrit !

— En effet, sire.

— Alors je ne m'étonne plus si vous chantez ; car vous devez être très-heureux, n'est-ce pas ?

En disant ces mots, Napoléon se frotta les mains. P..., jugeant à ce tic particulier que l'empereur est de bonne humeur et qu'une occasion favorable de sortir d'embarras une bonne fois pour toutes lui est offerte ; P..., disons-nous, se résout à lui faire l'aveu de la fâcheuse position dans laquelle il se trouve.